Camus postcolonial ?

Dominique Combe

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rsl/638>

DOI : 10.4000/rsl.638

ISSN : 2271-6246

Éditeur

Éditions Rue d'Ulm

Référence électronique

Dominique Combe, « Camus postcolonial ? », *Revue Sciences/Lettres* [En ligne], 1 | 2013, mis en ligne le 25 mars 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rsl/638> ; DOI : 10.4000/rsl.638

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© Revue Sciences/Lettres

Camus postcolonial ?

Dominique Combe

- 1 La position de Camus face à la guerre d'Algérie, son refus de la violence, ses écrits réunis dans les *Chroniques algériennes*, ses déclarations lors de la remise du prix Nobel en 1960 ont fait l'objet de polémiques infinies où, invariablement se joue et se rejoue la relation avec Sartre. Camus, « juste sans justice » selon la formule célèbre de Simone de Beauvoir, est encore opposé systématiquement à Sartre, mais aussi à Fanon et à Memmi dans le contexte philosophique et politique des indépendances. Camus est généralement présenté comme un écrivain à contre-sens de l'Histoire, pour ne pas avoir choisi le camp du FLN, comme Sartre, Beauvoir et Fanon, justement. Rêvant, certes, d'une Algérie fédérale et pluriethnique dans un cadre « assimilationniste », Camus ne peut pourtant pas être assimilé purement et simplement à un romancier « colonial », à la manière de Louis Bertrand ou des frères Tharaud.

Une lecture « contrapuntique » de Camus

- 2 Pour dépasser l'antagonisme entre Sartre et Camus, il s'agit d'élargir la réflexion hors des frontières nationales – au monde anglophone, en particulier. Sans écarter Sartre, Fanon, Memmi, essentiels à la pensée postcoloniale outre-Atlantique, il faut, en effet, « décentrer » Camus en examinant comment il a été lu « ailleurs », notamment par les théoriciens de langue anglaise.
- 3 La plupart des livres de Camus ont été rapidement traduits en anglais. Des essais universitaires ont accompagné ces traductions aux États-Unis, dès la fin des années 50 – parmi lesquels la monographie de Germaine Brée, en 1959¹. Ces essais ne diffèrent guère par leur approche de ceux publiés en France à la même époque, qui s'attachent à étudier l'œuvre sous le signe d'un humanisme universaliste qui concerne à la fois une morale et une esthétique. Après la décolonisation, c'est seulement dans les années 80-90, que l'interprétation générale de l'humanisme camusien cède la place, surtout aux États-Unis, à des lectures politiques qui prennent en compte les rapports de Camus avec l'Algérie et, plus généralement, le colonialisme. La critique fait ainsi entrer Camus dans le corpus

« postcolonial » entendu dans un sens large, aux côtés de Fanon, Memmi, Derrida, Lyotard, tous liés de près ou de loin à la question algérienne.

- 4 Le critique américain d'origine palestinienne E. W. Said consacre ainsi, en anglais, un essai à Camus dans *Culture et impérialisme*, en 1993, quinze années après *L'Orientalisme*, paru en 1978. Dans *Culture et impérialisme*, qui a également joué un rôle fondateur pour le développement des études dites postcoloniales, Said élargit la perspective, du Proche-Orient à une « topographie générale des rapports entre l'Occident moderne et ses territoires d'outre-mer » (p. 11)², sous le signe de la domination – matérielle aussi bien que symbolique, analysée à l'aide de Gramsci et de Foucault.
- 5 L'intérêt de cette lecture politique de Camus est, justement, de se vouloir « contrapuntique ». Said se pense lui-même comme un intellectuel « out of place³ », dans « l'entre-deux » des langues et des cultures, entre le monde arabe dont il est originaire comme palestinien de la minorité chrétienne (protestante, de surcroît), et les États-Unis, où il a fait toute sa carrière universitaire, et où il représente une figure majeure de la vie intellectuelle, comme professeur à Columbia et éditorialiste célèbre. Spécialiste de littérature comparée et de musicologie, Said est également l'auteur de nombreux essais politiques sur la Palestine et le conflit israélo-arabe qui ont fait de lui un intellectuel « engagé », et même un activiste aux côtés, par exemple, de Noam Chomsky. Il a un temps accompagné Yasser Arafat, avant de rompre avec le Fatah au moment des accords d'Oslo. Said a d'ailleurs beaucoup écrit sur le rôle des intellectuels et sur leurs rapports avec le pouvoir, auquel il entend « parler vrai » (parmi les Français, Renan, Benda, Fanon, Sartre ; parmi les Anglais, Arnold, Orwell, Russel, Williams, C. L. R. James, à qui il doit beaucoup).
- 6 C'est dans le contexte d'une réflexion sur le rôle de l'intellectuel qu'il faut donc replacer l'essai de Said. Camus y est lu du point de vue exclusif du colonialisme, selon une perspective qu'on pourrait qualifier de sociocritique, associant Gramsci, Lukács et Raymond Williams. L'œuvre de Camus est un miroir dans lequel Said scrute sa propre image – certes inversée, puisqu'il est né sujet de l'Empire britannique, mais appartenant aux élites « indigènes », alors que Camus, né du côté des colons européens dans l'Algérie française, appartient à la classe des « petits Blancs ». Mais tous deux ont en commun de se situer dans l'« entre-deux », dans un « tiers-espace » (H. Bhabha). L'œuvre de Camus est en effet inscrite entre l'Orient et l'Occident, certes, mais aussi dans une relation triangulaire « tricontinentale » entre le Proche-Orient arabe, les États-Unis et la France. La pensée de Said se déploie ainsi entre les langues – l'arabe, l'anglais et le français. Said, qui a vécu à Beyrouth et au Caire, au contact des élites francophones, lit Flaubert, Renan et Camus dans le texte original, à la différence d'autres théoriciens anglo-saxons du postcolonialisme. Camus se trouve ainsi placé par Said au panthéon de la « culture impériale », aux côtés d'écrivains de langue anglaise comme Jane Austen, Rudyard Kipling, Joseph Conrad, W. B. Yeats. Il faut souligner que Said, l'un des premiers, a inclus l'Irlande dans sa réflexion sur la domination coloniale – par exemple dans l'essai sur « Yeats et la décolonisation » (1988) dans *Culture et impérialisme*, d'abord publié dans un recueil cosigné avec les critiques marxistes T. Eagleton et F. Jameson⁴. Dans *Culture et impérialisme*, l'Algérie française de Camus se trouve ainsi mise en étroite correspondance avec l'Irlande de Yeats, sous domination britannique, au début du XX^e siècle.
- 7 Camus, qui occupe *mutatis mutandis* la place qu'occupe Renan dans *L'Orientalisme*, centré sur l'« invention de l'Orient » au XIX^e siècle, est même la seule et unique figure française dans l'ouvrage (même si de nombreux penseurs français ou francophones comme Sartre, Fanon ou Césaire, sont fréquemment cités, mais de manière ponctuelle). C'est

principalement avec Kipling, dans une préface à une édition de *Kim*, que Camus est mis en rapport, selon un dispositif lui-même chargé de signification. Camus est en quelque sorte plus ou moins implicitement assimilé à un « Kipling français ». « Pied-noir », Camus devient, comme Kipling, un « porte-parole » de l'Empire, dont il doit prendre en charge le « fardeau » (« The White Man's Burden »). L'Algérie de Camus est ainsi associée à l'Inde de Kipling et à l'Irlande de Yeats.

- 8 L'essai de Said sur Camus s'ouvre sur une réflexion générale sur l'histoire impériale comparée de la France et de la Grande-Bretagne, avant de se concentrer sur l'Algérie. Camus y est d'emblée comparé à Jane Austen (qui fait l'objet de longs développements dans un autre chapitre du livre) et surtout à George Orwell, « figure impérialiste très tardive » (p. 252). Orwell a renoncé à ses fonctions de policier en Birmanie, qui lui ont inspiré son premier roman : *Burmese Days* (1934). Pour Said, Camus et Orwell sont proches par leur combat commun contre le fascisme, contre l'injustice sociale et par la sobriété de leur style. Mais surtout, Camus et Orwell sont « tous deux devenus des figures exemplaires, dont l'importance découle de la puissance de leur contexte indigène immédiat qu'ils paraissent transcender » (p. 253). Said souligne l'ambivalence politique de ces deux auteurs issus des empires coloniaux européens, revendiqués à gauche comme à droite. C'est à ce « contexte indigène immédiat » de l'Empire que s'attache Said.

Said et O'Brien

- 9 Pour mieux saisir les enjeux de la lecture que Said propose de Camus, il faut l'inscrire de manière comparatiste dans le débat anglo-saxon. En amont de Said, c'est en effet d'abord dans le contexte anglophone, bien plus que francophone, que la critique a confronté Camus à l'histoire coloniale de l'Algérie. Ainsi de l'interprétation sociocritique par le critique Conor Cruise O'Brien – irlandais, ce qui fait évidemment sens⁵ – dans un petit livre sur Camus publié à Londres et à New York en 1970 chez Fontana/Viking, dans la série des « Modern Masters », et immédiatement traduit en français⁶ – interprétation reprise *in extenso* par Said. Ce livre s'inscrit dans une collection dédiée à des intellectuels engagés comme Herbert Marcuse, Frantz Fanon ou George Orwell, analysé par le critique marxiste Raymond Williams, que Said cite fréquemment. Cette lecture de Camus, originale et complètement nouvelle, alors que la mort brutale de l'écrivain était encore présente dans tous les esprits, est profondément marquée par la situation d'un intellectuel irlandais engagé contre l'impérialisme britannique. La lecture d'O'Brien, souvent sommaire et très idéologique, est sans doute l'une des premières à interpréter Camus au prisme de l'Algérie coloniale. L'essai, qui n'est pas une simple « introduction » universitaire à la lecture de Camus, vise à « déconstruire » l'humanisme universaliste du romancier qui, selon son auteur, ne ferait que livrer le point de vue colonialiste du « pied-noir ».
- 10 Dans son essai, O'Brien entreprend la critique systématique et raisonnée de l'impensé colonial des romans de Camus, de *L'Étranger* à *La Chute*. Il en résume l'intrigue, en pointant à chaque fois la tâche aveugle de l'Algérie coloniale. La « réalité » de la colonisation est « déniée », comme le montrent selon Said « l'Arabe » innommé de *L'Étranger*, le procès supposé équitable de Meursault meurtrier, la présence fantomatique et « hors-lieu » de la ville d'Oran comme décor de *La Peste*, la culpabilité du juge Clamence dans *La Chute*, seul récit de Camus à ne pas se dérouler en Algérie, mais qui en présente à travers Amsterdam une image inversée, de froid et de brume. « Ce qui est adouci et déformé, parce que décolonisé, c'est la nature de la domination française. » (p. 32)

« Aucun autre écrivain, pas même Conrad, conclut O'Brien, n'est plus représentatif de la conscience et de la morale de l'Occident, dans ses rapports avec le monde non occidental. » (p. 127) O'Brien enferme ainsi Camus dans son identité de « pied-noir » hostile au nationalisme du FLN, et qui continue à rêver d'une Algérie fédérale et pluriethnique. Cette lecture postcoloniale avant la lettre culmine dans une interprétation littéraliste, complètement décontextualisée, de la fameuse déclaration, au moment du Nobel : « Entre la justice et ma mère, je choisirai toujours ma mère. » De manière caricaturale, O'Brien traduit le propos de Camus en termes militaires : « La défense de sa mère réclamait le soutien de la pacification de l'Algérie par l'armée française. » (p. 114)

- 11 L'essai sur Camus dans *Culture et impérialisme* est directement inspiré des thèses d'O'Brien, auxquelles, à vrai dire, il n'ajoute pas grand chose. Said les intègre à la problématique générale des études culturelles comparées, reliant Camus à Austen, Thackeray, G. Eliot, Kipling et Conrad. La critique saidienne de Camus se borne à reprendre et à paraphraser la trame de la démonstration d'O'Brien. Said observe par exemple que l'Arabe tué par Meursault et les morts de la peste à Oran ne sont jamais nommés – une remarque qu'O'Brien n'avait pas été le premier à formuler. L'Algérie et les Algériens, par leur absence même, sont bien l'image centrale dans le tapis des romans de Camus. « Je voudrais souligner qu'on trouve dans les romans de Camus ce qu'on croyait autrefois évacué : des allusions à cette conquête impériale spécifiquement française, commencée en 1830, poursuivie de son vivant, et qui se projette dans la composition de ses textes. » (p. 256) Said loue « l'habile démystification du personnage » (p. 253) qu'a accomplie O'Brien, « après avoir habilement, et même impitoyablement, révélé les liens entre les plus célèbres romans de Camus et le contexte colonial en Algérie » (p. 253) – comme si Camus avait essayé de tromper son lecteur par un universalisme qui serait le masque du particularisme « pied-noir ». La logique de la dissimulation et du mensonge est le principal argument pour une critique fondée sur un point de vue moral, pour ne pas dire moraliste. Tout comme O'Brien, Said finit par « racheter » Camus en invoquant le reportage d'avant-guerre sur la « Misère de la Kabylie » : « Voici donc un homme moral dans un contexte immoral. » (p. 254) Simplement, là où O'Brien se concentrait sur le cas singulier de Camus, Said voit en lui un porte-parole parmi tant d'autres de l'idéologie coloniale : « Mon objectif est d'examiner l'œuvre littéraire de Camus en tant qu'élément de la géographie politique méthodiquement construite par la France sur plusieurs générations. » (p. 257) Les romans de Camus participent ainsi du discours colonial, entendu dans les sens foucauldien que *L'Orientalisme* donnait au « discours orientaliste ». C'est le discours colonial qui permet de rapprocher Camus de Maupassant, de Daudet, de Tocqueville, mais aussi de Bugeaud et de Hardy, doctrinaires officiels de la colonisation.

M. Walzer, O'Brien et Said

- 12 Dans son essai, Said cite brièvement en note, et seulement pour le tourner en dérision, l'article du philosophe Michael Walzer, « La guerre d'Algérie de Camus », repris en 1988 dans le volume *The Company of Critics. Social Criticism and Political Commitment in the XXth Century*, traduit en français en 1995 sous le titre : *La Critique sociale au XX^e siècle*. Dans le prolongement de *Sphères de justice* (1983), Walzer aborde la « critique sociale » des intellectuels (Benda, Camus, Beauvoir et Foucault, pour ce qui est des Français) selon les rapports du particulier et de l'universel, au croisement de la morale et de la politique. Walzer dénonce l'universalisme « de surplomb » de l'intellectuel « détaché » qui défend

des valeurs universelles mais abstraites, aussi bien que le particularisme de « l'intellectuel spécifique » qui refuse la distance nécessaire à une vision globale. Sur une ligne de crête, Walzer défend l'idée selon laquelle la critique sociale est d'autant plus efficace – et par là susceptible de faire progresser la justice et la démocratie – qu'elle naît de l'intérieur de la société, et non de l'extérieur. La tentation de la tour d'ivoire et de la contemplation passive, certes, guette toujours l'intellectuel « abstrait » qui se tient en retrait. Mais, réciproquement, la critique menée de l'intérieur, c'est-à-dire « solidaire » de la communauté, du peuple, de la nation, doit s'ouvrir aux principes universels sur lesquels se fonde la morale. Il s'agit donc de « négocier » l'inscription de chaque sujet dans une culture et une histoire données (analysées dans *Sphères de justice*) sans pour autant renoncer à l'exigence de l'universel portée par l'humanité, en s'interrogeant sur la possibilité de « réitérer » les valeurs propres à chaque « sphère ». La critique sociale doit ainsi s'ouvrir à un « universel réitératif », qui s'oppose à l'universel abstrait de la théorie « détachée ». C'est à l'aune de cette « négociation » morale et politique qu'est évalué l'engagement des écrivains et des philosophes commentés par Walzer (parmi lesquels Buber, Bourne, Sison, Gramsci, Orwell, Breitenbach, outre les Français déjà cités).

- 13 Walzer, prenant le contre-pied de Beauvoir et de Sartre, souligne le rôle important joué par Camus dans la « négociation » du particulier et de l'universel. Il refuse la lecture d'O'Brien reprise par Said, d'un particularisme érigé en universalisme. Contre l'idée selon laquelle Camus penserait la guerre d'Algérie selon le point de vue exclusif du pied-noir et du colonialiste, Walzer considère la situation spécifique de celui qui, de l'intérieur de l'Algérie, critique ses compatriotes pieds-noirs, et œuvre pour une plus grande justice. Walzer ne conteste nullement le fait que Camus se soit trompé lourdement en rêvant à une fédération réunissant les communautés pied-noire et arabe dans une Algérie coloniale « ouverte » et libérale, selon le modèle assimilationniste. Il tente simplement de comprendre la logique de cette critique, bien plus difficile et féconde selon lui que celle des intellectuels abstraits qui, comme Sartre ou Beauvoir, prennent fait et cause pour le FLN depuis Paris, en appelant à un nationalisme qui passe par la violence et la terreur. La phrase fameuse : « Je crois à la justice, mais je défendrai ma mère avant la justice » est ainsi réinterprétée par Walzer à la lumière de cette double exigence, qui est une antinomie, entre les « sphères de justice » – entre « l'amour » et la « justice », entre le particulier, représenté par la famille et les pieds-noirs, et l'universel, dont relève la cause de la liberté. Sans dissimuler ce qu'il appelle « les difficultés de la solidarité », qui vouent le critique social à rester « solitaire » dans son combat, Walzer voit dans la démarche camusienne une tentative pour « négocier » un « universel réitératif » par la défense de la liberté et de la justice pour le peuple algérien. L'Histoire a donné tort à Camus, mais Walzer suggère que ses erreurs sont bien plus fécondes que la vérité abstraite des théoriciens de la justice (Sartre, Beauvoir, O'Brien).
- 14 Said, qui est lui-même un « critique social » œuvrant pour le règlement du conflit israélo-palestinien, est placé dans une situation au fond comparable à celle de Camus. Solidaire des Palestiniens, Said est en même temps profondément attaché à une justice universelle qui concerne au premier chef la condition du peuple juif, analysée dans sa conférence de 2003 : *Freud et le monde extra-européen*⁷. Il faut regretter que, obnubilé par la lecture très idéologique d'O'Brien, lui-même engagé dans un combat anticolonialiste en Afrique et en Irlande, Said n'ait pas pris le temps d'examiner attentivement l'interprétation très nuancée de Camus par Walzer.

BIBLIOGRAPHIE

O'Brien, Conor Cruise, *Albert Camus* [1970], trad. fr., Paris, Seghers, « Les Maîtres modernes », 1970.

Said, Edward W., *Culture et impérialisme* [1993], trad. fr., Paris, Fayard, 2000.

Walzer, Michael, *La Critique sociale au XX^e siècle* [1988], trad. fr., Paris, Métailié, 1995.

NOTES

1. *Camus*, New Brunswick, NJ, Rutgers University press, 1959.
 2. Les citations renvoient aux traductions françaises des ouvrages de Said, O'Brien et Walzer (voir bibliographie).
 3. Selon le titre du récit autobiographique de ses années de jeunesse : *Out of Place. A Memoir*, New York, Vintage Books, 1999, traduit sous le titre malheureux : *À contre-voie*, Paris, Le Serpent à plumes, 2002.
 4. *Nationalism, Colonialism and Literature*, publié en 1990, et traduit en français sous le titre : *Nationalisme, colonialisme et littérature*, Lille, Presses universitaires de Lille, 1994.
 5. O'Brien, Professor of Humanities à New York University, a également exercé comme haut-fonctionnaire international à l'ONU et il a été député au parlement irlandais.
 6. C. C. O'Brien, *Albert Camus*, trad. fr. Sylvie Dreyfus, Paris, Seghers, « Les Maîtres modernes », 1970.
 7. Trad. fr. Philippe Babo, Paris, Le Serpent à Plumes, 2004.
-

RÉSUMÉS

Camus, « juste sans justice » selon Simone de Beauvoir, rêvant d'une Algérie fédérale et multiculturelle dans un système colonial assoupli, a suscité d'innombrables polémiques qui ne sauraient se réduire au débat avec Sartre, Fanon ou Memmi. Très tôt, Camus a été lu et traduit dans le monde anglophone. E. W. Said, se référant à un essai du critique irlandais O'Brien, fait de Camus, comme « pied-noir », un porte-parole du discours colonial qui aurait ignoré la réalité de l'Algérie. Le philosophe Michael Walzer, qui inscrit Camus parmi les principaux représentants de la « critique sociale » au XX^e siècle, montre au contraire, contre O'Brien, toute la complexité d'un discours qui, tenant compte des « sphères de justice », s'efforce de « négocier » les rapports entre l'exigence universelle de la justice et le particulier de l'« amour ». Camus doit ainsi être « lu d'ailleurs », entre le monde francophone et le monde anglophone, entre l'Algérie, la France et l'Amérique, conformément à la perspective postcoloniale ouverte par Said dans *Culture et impérialisme*.

Camus was dreaming of a federal and multicultural Algeria in a liberal colonial state, and this provoked a polemic which could not be reduced to debate with Sartre, Fanon or Memmi in the French context. Early on, Camus was read and translated in the Anglophone world. E. W. Said referred to Conor Cruise O'Brien's essay and considered Camus as expressing a « pied-noir » point of view on colonization. In opposition to O'Brien, Michael Walzer emphasized the complexity of Camus's representation of Algeria. According to his theory "spheres of justice", he interpreted Camus's attempt at « negotiating » justice and love. Thus, Camus should be read « out of bounds », between the Francophone and the Anglophone world, between Algeria, France and America – according to the postcolonial perspective which Said opened through *Culture and Imperialism*.

INDEX

Mots-clés : littérature, politique, colonialisme, postcolonial, justice, critique sociale, Camus, Said, O'Brien, Walzer, Algérie, États-Unis

Keywords : literature, politics, colonialism, social criticism, Algeria, The United States

AUTEUR

DOMINIQUE COMBE

Professeur de littérature française au département Littérature et langages de l'ENS, responsable du master cohabilité ENS-EHESS-Paris IV « Théorie de la littérature », membre de l'USR 3608 « République des Savoirs » et du labex Transfers.

Parmi les publications sur les littératures francophones et les théories postcoloniales :

Aimé Césaire, Cahier d'un retour au pays natal, Paris, PUF, 1993.

Poétiques francophones, Paris, Hachette, 1995.

« Théorie postcoloniale, philologie et humanisme. Situation d'Edward Said », *Passages. Écritures francophones, Théories postcoloniales, Littérature*, n° 154, juin 2009, p. 118-134.

« La revanche de Dionysos sur Apollon. Aimé Césaire et la renaissance de la tragédie », *Francophone Postcolonial Studies*, 7-1, printemps-été 2009, p. 19-43.

« Littératures francophones, littérature-monde en français », in M. Gallagher et D. Smith (éd.), *Empire and Culture Now, Modern & Contemporary France*, vol. 18/2, Londres, Routledge, 2010.

Littérature francophones : questions, débats, polémiques, Paris, PUF, 2010.

Avec W. Asholt et M. Calle-Gruber (dir.), *Assia Djebar, littérature et transmission – Colloque de Cerisy*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2010.

« Kateb Yacine et la renaissance de la tragédie », in A-Y. Julien, C. Camelin et F.-J. Authier (dir.), *Kateb Yacine et l'étoilement de l'œuvre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, *La Licorne* n° 92, 2010, p. 111-130.

« Preface », in P. Crowley et J. Hiddleston (éd.), *Postcolonial Poetics – Genre and Form*, Liverpool, Liverpool University Press, 2011.

« "Compagnons des Amériques" : Miron et Césaire », in L. Bonenfant, I. Miron et N. Watteyne (dir.), *Formes américaines de la poésie. Vingt essais*, Montréal, Éditions Nota Bene, 2013, p. 29-45.

« Les francophonies plurielles », *La Vie des idées*, 19 septembre 2013, <http://www.laviedesidees.fr/Francophonies-plurielles.html>

« La tragédie algérienne » in H. Nacer-Hodja (dir.), *Tombeau pour Jean Sénac*, Alger, Éditions Aden, 2013, p. 141-158.

- « L'invention des littératures nationales en langue française au XIX^e siècle – Belgique, Suisse, Canada », congrès de la SERD, in S. Moussa et E. Bordas (dir.), « Les langues au XIX^e », <http://etudes-romantiques.ish-lyon.cnrs.fr/langues.html>
- « 'Two Solitudes'? Francophone Studies and Postcolonial Theories », in H. Adlai Murdoch et Z. Fagyal (éd.), *Francophone Cultures and Geographies of Identity*, Cambridge, Cambridge Scholars, 2013, p. 368-386.
- « La voix des vaincus : la "sombre et cruelle épopée québécoise" », in C. Coste et D. Lançon, *Perspectives européennes des études littéraires francophones*, Paris, Honoré Champion, 2014.